

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET



CUNO

Orfèvres
& Cie
ERS, BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

BONNE L'ENVEAIE
ET LA DAIETE

IMPORTATEUR GENERAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS

SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRASANT, 10, A BRUXELLES - TELEPHONE 115.13

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60 millions

Réserves : 11 millions

SIÈGES :

ANVERS, 42, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

140 AGENCES EN BELGIQUE

Agences à Luxembourg et Cologne

FILIALE A PARIS

CRÉDIT ANVERSOIS, 20, rue de la Paix

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

CAFÉ-RESTAURANT

↓ DE PREMIER ORDRE ↓

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

BRUXELLES

GRANDE SALLE ET SALONS
POUR FÊTES ET BANQUETS

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

37-39-41-43-45-47, RUE MONTAIGNE AUX DOCKES-POTAGESES

BAINS DIVERS

BOWLING

DANCING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE METROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS			Compte chèques postaux n° 16,664 Téléphone : Nos 187,83 et 293,03
	Un An	6 Mois	3 Mois	
Belgique. . . .	fr. 30.00	16.00	9.00	
Étranger. . . .	» 35.00	18.50	—	

CUNO

Regardez bien cette tête, cette tête caractéristique de boche : c'est celle d'un homme qui, si nous ne commettons pas de gaffes impardonnables, sera considéré demain comme le fossoyeur de son pays. C'est l'inventeur de « cette résistance passive » qui ne peut finir que par la ruine de l'Allemagne.

Ah! certes, elle nous cause beaucoup d'embêtements, cette résistance passive; elle nous a coûté cher; nous portons en ce moment le deuil de dix de nos soldats lâchement assassinés; elle a perpétué un état de malaise dont l'Europe tout entière sera longue à se remettre; mais il est manifeste qu'elle conduit le Reich à un désastre sans précédent. Le bon M. Cuno fait penser à ces femmes chinoises qui vont se pendre devant la porte de leur ennemie, rien que pour lui faire perdre la face.

Jamais on ne s'est jeté dans la politique du pire, dans la politique du désespoir avec plus d'insouciance fureur que ce chancelier. Est-ce donc un poète, un de ces hommes d'imagination qui aiment tant à se jouer un rôle à eux-mêmes qu'il leur est à peu près égal de succomber, pourvu qu'ils puissent mourir « en beauté »? Point. C'est un homme d'affaires, un de ces hommes pratiques à qui les peuples en désarroi et considérablement déprimés des politiciens ont voulu se confier et qui sont en train de les décevoir au moins autant que les politiciens.

C'est un homme d'affaires et un fonctionnaire. Un parlementaire sceptique disait qu'en ce temps-ci, pour prendre la charge du pouvoir, dans n'importe quel pays d'Europe, il fallait être un héros, un imbécile, un fou ou un pauvre type qui ne peut pas faire autrement. Même aux yeux des Allemands, Cuno n'est pas un héros. Ce n'est certainement pas un imbécile. Homme nouveau, il pouvait certainement refuser la place de chancelier. Serait-

ce un fou? C'est du moins un de ces hommes comme on en voit beaucoup aujourd'hui, à qui une fortune trop rapide a communiqué une sorte de griserie qui fait faire toutes les sottises.

???

Sa biographie tient en quelques lignes. Empruntés à l'Europe Nouvelle, une revue où tous les curieux de politique étrangère trouvent de précieux documents :

Il est né le 2 juillet 1876, dans la petite ville industrielle de Suhl, en Thuringe, où son père était fonctionnaire. Après des études de droit, il entre, en 1907, au ministère impérial des finances. Trois ans plus tard, il reçoit le titre de conseiller; en 1916, celui de haut conseiller privé. C'est lui qui se voit chargé de la préparation des importantes lois financières votées à cette époque. Pendant la guerre, il est adjoint, pendant quelques mois, à von Batocki, le grand commissaire aux vivres de l'Empire. Mais, à la fin de 1916, il revient au ministère des finances, chargé de la direction des affaires financières de la guerre.

Bientôt, A. Ballin, le directeur de la « Hamburg America Linie », le découvre et l'enlève aux services de l'Etat. Le conseiller Cuno n'a pas peur d'entrer, le 1^{er} novembre 1917, dans le comité directeur de cette compagnie de navigation. Il osera davantage encore. Au lendemain de l'armistice, Ballin, désespéré, se suicide. M. Cuno ne craint pas de recueillir sa succession à la tête de l'entreprise. Héritage difficile s'il en fut : situation invraisemblable que celle de cette puissante compagnie de navigation, à laquelle il ne reste plus que deux mauvais navires, et qui est menacée d'être rachetée par les capitaires étrangers! M. Cuno accepte quand même. A l'admiration de tous, il réussit. Il obtient de l'assemblée des actionnaires un vote interdisant la vente des actions à l'étranger; il négocie avec le gouvernement allemand et obtient des indemnités considérables; il négocie avec le roi américain des transports Harriman, dont le fils est un de ses amis, et crée une communauté d'intérêts qui permettra à sa société de renaitre; quand il la quitta pour devenir chancelier, elle était de nouveau prospère.

???

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX
Colliers, Perles, Brillants
PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

Dans ce beau début de carrière, M. Cuno avait montré surtout de l'audace, une audace qui lui avait valu, de la part de M. von Gerlach, le surnom de « Cuno le téméraire ». Audace heureuse qui avait fait soudain de lui une sorte de grand homme de la nouvelle Allemagne. En somme, s'il a été appelé au pouvoir par le président Ebert, c'est à la suite de circonstances analogues à celles qui firent la fortune politique de Loucheur; on s'est dit: « Un homme qui a si bien réussi dans ses affaires personnelles, doit être capable de mener celles de l'Etat », raisonnement qui est loin d'être toujours exact.

Au moment de l'effondrement du cabinet Wirth, le Reich parlementaire et à demi-républicain ne savait vraiment à quel saint se vouer. Il fallait ménager les socialistes et le centre catholique, contenter les industriels, ne pas trop heurter les nationalistes. M. Cuno était catholique; il avait fait partie du groupe populiste de Hambourg; mais il en était sorti au moment du coup d'Etat de Kapp, ce dont les socialistes lui savaient gré; les industriels, sauf Stinnes, qui ne l'aime pas, le considéraient comme un des leurs. N'était-ce pas l'homme désigné ?

A ce moment, il se préparait à partir pour les Balkans — voyage d'affaires — et il se trouvait à Munich. Un télégramme l'appelle à Berlin. Présentant ce qu'on va lui demander, il accourt: on lui offre le poste de chancelier.

Un autre eût hésité, demandé à réfléchir. Cuno dit: oui, immédiatement — c'est Cuno le téméraire...

???

Pour justifier cette témérité, il eût fallu du génie; Cuno n'a pas tardé à montrer immédiatement qu'il en était totalement dépourvu. En fait de politique intérieure, il a voulu se présenter comme l'ami de tout le monde; c'est le meilleur moyen de devenir le prisonnier des extrémistes, c'est-à-dire des gens qui veulent le plus énergiquement les choses les plus simples. C'est pourquoi Cuno, qui passait pour relativement démocrate et républicain, est maintenant l'humble serviteur des monarchistes dont il n'ose pas combattre les menées, encore qu'il les critique. Mais c'est son attitude en matière de politique extérieure qui nous intéresse. Lors de la semaine d'outre-mer de Hambourg, il avait déclaré:

A Versailles, on a cru, par des paroles et des articles, pouvoir prescrire leur voie aux contingences économiques. On a fermé les yeux devant ce fait capital: la solidarité et l'union économique de tous les pays civilisés... A Gênes, les économistes ont dû reconnaître que l'idée de cette solidarité économique grandit et sera bientôt plus forte que toutes les injonctions brutales de la politique... Traiter économiquement le problème de la paix, telle est la base primordiale du rétablissement de toutes les relations économiques mondiales.

C'était toute la thèse allemande, mais présentée de telle manière qu'elle pouvait plaire aux Anglais et aux financiers internationaux. On comptait d'ailleurs, à Berlin, sur les relations de M. Cuno dans les milieux anglo-saxons et spécialement sur sa liaison avec lord d'Abernon, représentant britannique à Berlin et grand protecteur du germanisme à Londres. L'événement a montré que l'on n'avait pas tort.

L'union économique de tous les pays, l'éponge passée sur la guerre, sur les réparations, c'était le moyen pour l'Allemagne de se remettre tranquillement à la conquête économique du monde. Seulement, en occupant la Ruhr, Poincaré s'est placé à la traverse. Cette occupation de la Ruhr a chambardé toute la combinaison de Cuno. On conçoit sa fureur et son indignation. Mais, comme disait Bismarck, l'indignation n'est pas un état d'esprit politique. Elle a poussé Cuno à la « résistance passive »; la résistance passive conduit l'Allemagne aux abîmes et, à moins d'un hasard, le sauveur de la Hamburg-Amerika sera le naufrageur du Reich.

LES TROIS MOUSTOUAIRES.

Allo! Allo! Monseigneur!...

Bout de conversation téléphonique, lundi, avec Mgr Keesen :

— Encore tout ému par la lecture de la lettre du Pape concernant les réparations, « Pourquoi Pas ? » voudrait connaître, Monseigneur, les réflexions qu'elle vous a suggérées...

— Wé ! wé ! je comprâ ça, Pourquoi pas... Hé bien ! pour vous dire franchement ma pensée, je n'aurais jamais cru ça de Notre-cinperlepp ! On voâ toullimême de droilles de chausées, le jordojordhu ! Pour moâ, j'en ai gagnâ comme une seufocochon : ye ne pouvais pas en croire mes yeux ! Pie XI qui emboîte de pas à Huysmans à Vandervelde et à Brunfaut, le Vatecâ qui se met à la remorque de la Meson de Peuple : le Chien sèche qui va prâdre le mot d'ordre à la Msondutheures, ça sont des chausées qui me font douter de l'exestace de Bien et de Mal. Que doivent penser les veretables kâtallikes qui suivent skrepleusmâa les insreukochons de Cha Châintetel ? C'est le conflit permanâ entre la Reluion et la Patriotiesem, et je souis persewadé que cela fera le plus grâ mal à l'Eglise.

— Que comptez-vous faire Monseigneur ?

— Rien de tout, molami. Le chrétien doit s'incliner devant le Sef Chuprême...

— Dependant les sénateurs catholiques français...

— Wé ! wé ! je ne dis pas... Mais, à Frânce, ils font quess-killveulent et, à Belziek, nous faisons quesskenovlons. Chacun connât ses convenâces et ses exeyâces. Quelquefois, l'ul-lustre Prelat réussit à Frânce et, à Belziek, il est saotil.

— Vous dites, Monseigneur ?

— Je dis que le Pape est saotil...

— Oh !

— Mais wé : qu'il ne réuchit pas...

— Qu'il échoue !... Ah ! parfaitement, Monseigneur, je n'aurais pas bien saisi. Alors ?

— Alors... un pouzinchétou... Chôleztez-vous ma benedékchôn ?

— Je la sollicite, Monseigneur.

— Bêchez la tête : nondeperliciesaintesprainsoit-il.

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.



Le petit Pain du Jeudi

A notre Très Saint-Père le Pape Pie XI

Le Vatican, Très Saint-Père, ne s'est jamais piqué de modernité. Il n'adopte les idées modernes — il y en eut de modernes en tous temps — qu'après les avoir tournées et retournées avec une sage méfiance. Il doit assez logiquement en être ainsi de ce qu'on appelle le confort moderne. Les deux mots impliquent déjà un discord avec une résidence sacerdotale. Le confort n'y est pas ce qu'on cherche ; la pompe la plus auguste, dans la chambre à coucher d'un Louis XIV et sur la « sedia » d'un pape, implique quantité de petits inconvénients sur lesquels il est oiseux d'insister et l'adjectif moderne, adjoint au mot confort, le rend encore plus suspect.

Nous ignorons les recoins vaticanesques ; mais il nous paraît qu'on doit y manquer, par exemple, de téléphone. Ce n'est pas truqué comme un building de Chicago ; on n'y communique pas d'étage à étage par les trucs, les câbles, les fils, les ascenseurs modernes, et comme il y a, dit la légende, douze mille chambres dans ce bâtiment, c'est un rude jeu de cache-cache que d'y rechercher quelqu'un.

C'est ainsi, Très Saint-Père, qu'ayant une communication à faire à l'éminent cardinal Gasparri, vous avez écrit une très longue lettre, que vous lui avez expédiée dare-dare par le bedeau de service.

???

Ces moyens de correspondre sont vénérables, quoique désuets, mais ils ont des inconvénients. La preuve, c'est qu'en cherchant le cardinal, le bedeau arriva à l'Agence Havas, et que sa lettre, la lettre qu'il portait au cardinal, arriva rue de Berlaumont tout aussi vite qu'au destinataire. Que voulez-vous ! Nous avons tous lu...

Excusez-nous. Ce ne nous était pas sans doute destiné. Mais on attache une telle importance à vos écritures...

C'est ainsi que nous avons constaté la grande pitié que vous gardez à ces bons Allemands, qui vous menacent si volontiers d'un schisme, si vous ne marchez pas droit, voire si vous ne défilez pas au pas de parade devant eux... La peur d'un schisme est certainement, pour un pape, l'initiale sagesse. Comme ni nous, ni la France, ne vous en menaçons, vous êtes quitte de toute inquiétude vis-à-vis de nous et vous pouvez évangéliquement nous recommander de traiter avec indulgence un créancier vraiment récalcitrant. Hélas ! Très Saint-Père, l'indulgence est un luxe qui n'est pas dans nos moyens ; nous en gardons

quelques autres : ainsi, nous alimentons le Denier de Saint-Pierre ; mais on ne peut les avoir tous.

Il arriva ceci : que la lettre au cardinal Gasparri fut interprétée un peu durement par vos ouailles les plus dévouées, et vous l'avez *illico* fait commenter... Nous avons appris, ainsi, qu'elle était fondée sur l'hypothèse d'un « débiteur de bonne volonté »... Un débiteur de bonne volonté ! L'hypothèse est séduisante, mais chimérique. Un ministre français des plus étonnants de ceux qui possède la République, et qui enfonça les finances de son pays sur l'air de : « L'Allemand paiera ! », M. Klotz, disait volontiers : « Supposons le problème résolu... »

Supposons, dites-vous, que l'Allemand est un brave homme !

???

Eh bien, Très Saint-Père, dans cette aimable hypothèse, nous serions des barbares, des sauvages, des impérialistes, tout ce que vous voudrez, et vous pourriez nous l'envoyer dire par Gasparri. Mais ce serait inutile, notre conscience le saurait.

C'est la conséquence de cette hypothèse qui a mis hors d'eux-mêmes de bons catholiques, disposés, d'autre part, à souscrire toutes les formules d'adoration de de Maistre à Rome et à la papauté. Ils ont déclaré, avec tout le respect du monde, qu'en cette histoire, votre compétence n'était pas lumineuse... Si vous aviez eu affaire à Saint-Louis ou à Louis XIV, il vous aurait été vertement répondu.

Cela n'est, pensons-nous, pas un mal que les croyants s'aperçoivent que le concours du Saint-Esprit n'est pas acquis à tous les actes, spécialement les actes politiques d'un pape.

Si cela était, le Saint-Esprit aurait vraiment été entraîné dans des expéditions bien compromettantes pour ces papes, dont M. Demblon lève volontiers la chemise ensanglantée, et le plus sot anticléricalisme aurait beau jeu.

Les rois ou les papes ont toujours été compromis par ces détestables flatteurs, présent le plus funeste que puisse faire aux rois la colère céleste, ces flatteurs qui ont tout simplement voulu que votre infaillibilité doctrinale devint aussi diplomatique, sociale, économique... Les faits, hélas ! montrent que cette réputation d'infaillibilité est bien dangereuse pour la papauté, sinon pour le pape.

Qu'il soit donc admis désormais qu'on peut être pape et myope ; que, dans les querelles des peuples, on peut se gourer, qu'on soit évêque de Rome ou archevêque d'Upsal ; croyez-vous, Très Saint-Père, que (dans l'hypothèse de la bonne volonté) ce soit un grand malheur ?

Vous savez, ce que nous vous en disons là, c'est pour arranger les choses. Personnellement, rue de Berlaumont, nous avons une opinion sur le geste, dit du doigt dans l'œil.

Nous vous souhaitons de vous l'éviter et que nous vous l'évitons à vous-même en sollicitant respectueusement la bénédiction apostolique.

Pourquoi Pas ?





Les gaffes

Il ne faut pas le dire trop haut — car c'est aussi immoral que de reconnaître la part prépondérante du hasard dans les affaires humaines — mais on n'échappe guère aux conséquences de ses propres gaffes... que par les gaffes que commettent les autres. Tous les gouvernements, tous les partis politiques se livrent, depuis quelque temps, à un concours de boulettes à quoi nous devons peut-être l'équilibre, d'ailleurs instable, où nous arrivons à vivre tant bien que mal. Depuis l'armistice, les puissances de l'Entente en ont commis une série qui n'est pas ordinaire : le traité de Versailles en fourmille, de même que toutes les conférences où l'on cherche à l'appliquer, depuis celle de Spa jusqu'à celle de Gênes.

Si l'Allemagne avait pu échapper aux conséquences de la guerre, elle l'aurait dû aux maladroites des Alliés. Mais, heureusement, les Boches sont encore plus gaffeurs que nous. Par les longs efforts d'une propagande minutieuse et coûteuse, ils étaient à peu près arrivés à persuader au monde que l'occupation de la Ruhr est un odieux coup de force et que les Belges et les Français traitaient les pauvres Allemands au moins aussi mal que les Allemands ont traité les Belges et les Français pendant la guerre. Ils étaient même arrivés à amener assez sérieusement, contre la politique Poincaré-Theunis, nos socialistes et radicaux-socialistes. C'était du beau travail. Patatras ! Voilà qu'une série d'attentats et d'assassinats refait contre eux l'union sacrée et justifie toutes les sévérités de l'occupation.

On a beau être socialiste, internationaliste et aussi pro-boche que Kamiel Huysmans et Van Cauwelaert, on ne peut pas reprocher à un gouvernement de défendre ses soldats contre des assassinats !

THE BRISTOL CLUB

Porte Louise, Bruxelles

Le plus chic

Venez voir avant de vous décider

à acheter des Palmiers, aux Etabl. horticoles Eug. Draps, 50, chaussée de Forest, à Saint-Gilles (Porte de Hal). — Tél. 472.41.

Autres gaffes

Nous sommes loin, hélas ! de ces temps heureux où feu *La Chronique* soutenait sa réputation d'anti-cléricisme... chronique en appelant le pape Pie X « ce vieux gondolier » — ce qui lui permettait de répéter, après le Duc de Duchesne, que ce pontife vénitien conduisait la barque de saint Pierre avec une gaffe. Mais on dirait que Pie XI a repris l'instrument de gouvernement de son saint

prédéceseur. En Belgique, aussi bien qu'en France, l'anticléricalisme doctrinal s'était bien adouci ; il se démodait. On ne pouvait plus guère crier : « A bas la calotte ! » sans se ridiculiser plus ou moins. A la grande indignation de quelques radicaux fossiles, la République avait repris les relations avec le Vatican ; on parlait d'autoriser certaines congrégations. C'était l'apaisement.

Avec sa lettre condamnant l'opération de la Ruhr et favorisant la politique de l'Allemagne, le pape vient de ranimer la lutte et de donner raison à ceux qui disent que l'Eglise continue à se mêler de ce qui ne la regarde pas. Il met les catholiques français dans une situation impossible et donne raison à ceux qui demandent le rappel de l'ambassadeur au Vatican.

Et en Belgique, donc ! Est-ce qu'on s'imagine, à Rome, que cette belle manifestation de germanophilie va rétablir la puissance et l'unité du parti catholique, déjà gravement divisé et compromis par les flamingants et les antimilitaristes de droite ? Il est vrai que le Saint-Père a l'approbation pleine et entière de Kamiel Huysmans, Van Cauwelaert et Demblon.

Ce Ratti ne serait-il qu'un ratichon ?

Avec une Citroën, vous pouvez habiter la campagne sans négliger vos affaires en ville.

L'art d'écrire

à la portée de tous, grâce à l'« Onoto ». — Choix complet de tous les modèles à la Maison du Porte-Plume, 6, boul. Adolphe Max, Bruxelles.

L'offensive boche

Nous assistons, en ce moment, à une grande offensive boche. Le Reich, à la veille de la catastrophe, a recours aux grands moyens. Lettre du pape, article provocant de *l'Observer*, manœuvres financières contre le franc, attentats et assassinats dans la Ruhr : tout y est ! Cet attentat, c'est une gaffe, c'est entendu ; mais c'est une gaffe à la manière boche. Ils veulent faire peur ; ils veulent inspirer à nos pacifistes la crainte de voir la guerre renaitre de l'opération de la Ruhr : cela saute aux yeux !

Mais la manœuvre anglaise est la plus dangereuse. Il y a peut-être quelques Anglais qui voient clair ; malheureusement, la majeure partie du monde politique, hypnotisée par une tradition imbecille, ne songe plus qu'à combattre la prétendue hégémonie politique de la France. Depuis le jour de l'armistice, Lloyd George ne pense qu'à cela. Il l'a presque avoué à Clemenceau, d'ailleurs, quand celui-ci vint à Oxford pour recevoir le titre de docteur *honoris causa*.

Ah ! il est loin le jour solennel de Doullens, où ce même Lloyd George, affolé par la défaite de son armée, qui venait de se laisser enfoncer, demandait à ce même Clemenceau : « Les armées françaises couvriront-elles la route de Paris ou la route de Calais ? » Clemenceau n'hésita pas et décida de défendre la route de Calais et de l'Angleterre aussi énergiquement que la route de Paris. Il n'y a donc personne qui s'en souvienne, à Londres ? Nous, nous en souvenons, à Bruxelles...

Toujours est-il que l'Allemagne aux abois, l'Allemagne prête à capituler ne compte plus que sur l'Angleterre... et le Pape.

CHATEAU D'ARDENNE (près Dinant)
Lunch, 20 francs — Dîner, 20 francs
Tennis et golf de 18 trous
(unique en Belgique)

Après la crise

Donc, nous avons un ministère, ou plutôt nous eravons notre ministère.

C'était pas la peine (ter)
C'était pas la peine assurément
De changer de gouvernement.

Tant mieux. Après tout, ce ministère en vaut un autre. On y trouve quelques solveurs assez réussis, et quelques flaminguants assez dangereux (ils viennent de le montrer); mais on pourrait avoir pis, et M. Theunis, qui a la confiance du pays et de nos alliés, mérite incontestablement cette confiance. Mais de là à déclarer, comme certains le nos parlementaires, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et que la situation politique est décidément éclaircie, il y a de la marge.

Qu'y a-t-il de changé, en effet, depuis le moment où M. Theunis trouva sa position intenable? Aujourd'hui, comme hier, il n'y a pas de véritable majorité au Parlement, ni sur la question de l'université de Gand, ni sur la question militaire. La seule différence, c'est que le gouvernement n'avait pas de programme, et que maintenant, il en a un: mais lequel?

Une cote mal taillée, qui, au fond, ne satisfait personne, un accord provisoire qu'on accepte parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement — et qui craquera à la première occasion.

Tout propriétaire d'une CLEVELAND SIX la recommande à ses amis. C'est la Reine des Six-Cylindres et son merveilleux moteur fait à juste titre l'admiration des connaisseurs. Sur demande, P. PERRON & Cie, 209, avenue Louise, vous enverront leur catalogue n° 6.

La grippe règne

mais elle est coupée instantanément par les Cachets Roses du Docteur Riba. Dans toutes les pharmacies: 1 franc la boîte de deux cachets et fr. 5.50 la boîte de huit cachets.

Le chantage flamingant

On dira tout ce que l'on voudra: c'est le chantage flamingant qui l'emporte! Admettons qu'au point où en sont les choses, l'adoption de la formule Nolf était le seul moyen de sortir d'une situation inextricable. Grâce à elle, la culture française ne sera provisoirement qu'à demi étouffée en Flandre. Les médecins et les avocats de Flandre ne seront pas tout à fait aussi enfermés dans leur patrie que les Lettons dans leur Lettonie; mais le principe de la flamandisation n'en est pas moins acquis. Nous sommes sur la pente, nous roulerons jusqu'au précipice. Les droitiers wallons, pour qui nous demandons un pilori d'honneur, l'auront voulu. En tous les cas, si, comme c'est probable, la formule Nolf triomphe, la glorieuse Université de Gand est fichue au point de vue scientifique: ce ne sera plus qu'une machine à fabriquer des diplômés, où jamais un véritable homme de science ne consentira à aller s'enterrer.

THE BRISTOL BAR
American Drinks

23, Rampe de Flandre, OSTENDE

L'ondulation permanente

Chez Charles et Georges, les spécialistes de Londres, 17, rue de l'Évêque (coin du boul. Anspach), entresol.

La nouvelle formule

Oui, elle est jolie, en vérité, la formule Nolf, X^{me} mou-ture!

Il semble qu'on ait pris au sérieux la boutade du monsieur qui se faisait fort, l'autre semaine, de réunir une majorité sur la formule suivante:

Article premier. — L'université française de Gand est supprimée.

Art. 2. — Il ne sera pas créé d'université flamande.

Car la dernière trouvaille de M. Nolf mènerait au même résultat, avec une formule beaucoup plus compliquée.

Et le « tiers de différence » entre le régime flamand et le régime français! C'est juste ce qu'il faut pour que les étudiants des deux camps puissent se lancer des épithètes. *Franquillon! ou Flamming!*

Pourquoi ne pas décréter que tous les professeurs s'ex-primeront en marollin? Le professeur marollin enseignerait en flamand pour deux tiers et en français pour un tiers — ou inversement... Cela résoudrait du même coup la question des laboratoires; de cette façon, ils ne devraient pas être confiés à deux professeurs antagonistes et on aurait quelque garantie au sujet de l'impartialité des examinateurs vis-à-vis des étudiants des deux régimes.

Le maiden-trip de la malle MARIE-JOSE a marqué un nouveau succès pour la maison BOIN-MOYERSON, qui a créé les luxueux plafonniers et appliques électriques complétant si harmonieusement le bon goût de sa décoration.

L'éclairage du THYSVILLE et de l'ELISABETHVILLE lui avait déjà d'ailleurs été confié également.

Les sentences et maximes

Pour que tu sois vraiment un connaisseur, il faut
Que le Garden règne dans ton caveau.

Agent général: R. CHAPEAUX, 51, rue Saint-Christophe

Stratégie parlementaire

Eh! Eh! Il se forme, notre Theunis! Dans toute cette affaire, il a manœuvré avec une habileté consommée: un vieux routier de couloirs n'aurait pas fait mieux. Depuis les débuts de son ministère, il était gêné par quelques collègues plus politiciens qu'hommes d'Etat et qui s'obstinaient à croire que l'opinion de l'arrondissement de Thieft avait une importance mondiale. Il était embêté par une bande de parlementaires intrigailleurs, qui s'amusaient à lui tirer dans le dos, tout comme s'ils eussent été des personnages consulaires; en les laissant patauger pendant treize jours, sous les quolibets du public, il leur a montré qu'ils ne pouvaient pas se passer de lui.

Et maintenant, le voilà tranquille pour quelques mois.

MERRY GRILL, Restaurant-Dancing, Souper après les spectacles. Cuisine chaude toute la nuit à des prix modérés, dans un cadre charmant, incontestablement l'endroit le plus agréable de Bruxelles.

On peut retenir sa table par téléphone 227.22.

Gabriel Snubbers

supprime les coups de raquette et fait que, sur les plus mauvaises routes, on roule comme sur un billard. L'amortisseur « Gabriel Snubber » se monte par nos mécaniciens sur toutes voitures à l'essai pour quinze jours. Demander brochure explicative à Mertens et Straet, 104, rue de l'Aqueduc, Bruxelles. Tél.: 452.71 et 463.50.

Les ambassadeurs

Les Français, en lisant l'étonnante lettre où Pie XI plaide la thèse de M. Cuno, se sont demandé : « Ah ! ça, que faisait notre ambassadeur ? »

Que faisait-il ? Où était-il ? C'est une spécialité du jovial Célestin Jonnart d'être là où on n'a pas besoin de lui. Cet académicien pour vaudevilliste a été abasourdi en lisant la lettre à Gasparri.

Oui, mais, et l'ambassadeur de Belgique ? Que faisait, qu'a dit, qu'a prévu ce ministre ?

Il n'est pas même question de ce brave homme ; au moins, on remarque l'absence de Célestin : c'est un avantage.

Et dans l'affaire Judet, il est rappelé que les ministres de Belgique, aussi plénipotentiaires que documentés, dénonçaient, au début de 1914, dans leurs rapports, une Allemagne pacifique, une Angleterre guerrière, une France revancharde.

Où recrute-t-on ces cocos-là ?

La voiture dont on ne peut dire que du bien ?...

Evidemment l'Excelstior Adez. Demandez à ceux qui l'ont essayée : son confort et sa sécurité sont inégalés. Essai et démonstration : G. Puttemans et G. Stevenart, 75, avenue Louise. Téléph. 284.09.

BAS POUR VARICES

CEINTURES MEDICALES

Pharmacie anglaise

CH. DELACRE

64-66, rue Coudenberg, Bruxelles

L'élection de M. Renkin au bâtonnat

Quelques chers maîtres, avant l'élection, discutent des chances des candidats.

« Pour moi, dit l'un d'eux, prophète à ses heures, c'est ouvert : le gagnant appartiendra à l'écurie Coppée... »

La nouvelle devise du barreau bruxellois :

Thémis money.

Simple question

— Que fumer ?

La Cigarette de Luxe par excellence.

— Naturellement, la « Bogdanoff Métal », à 3 francs...

La langue sépulcrale

Au moment où l'on discute le statut futur de l'Université de Gand, la revue *Le Flambeau* publie, sur la question de la « néerlandisation », une série d'opinions néerlandaises. De grands Hollandais décrivent le paupérisme intellectuel dont nous menacerait l'abandon d'une langue qui est un des facteurs de nos progrès depuis que nous sommes nés à une vie indépendante.

Nous ne reproduisons pas les témoignages de Busken, Huët, Van 't Hoff, Lorentz, de Marez, Oyens, Asser et tant d'autres. Nous nous bornerons à signaler à nos lecteurs ces textes, bons à méditer. Faisons toutefois une exception pour le dernier en date.

Dans le plus récent volume de la revue hollandaise *Mnosyone* (1925), M. J.-J. Hartman, professeur à l'Université de Leyde, fait, en latin, l'éloge de feu l'helléniste Kuiper, dont il publie une étude en traduction latine, et il ajoute :

Mais Kuiper a rédigé en langue vulgaire la plupart de ses écrits, dont rien ne transparaît à l'étranger (« æque quidquam eorum emanabit ad exteros »). Et maintenant qu'il est mort, un membre de notre corps académique prononcera son éloge, mais lui aussi se servira du néerlandais. Il s'en suivra qu'un profond silence se fera sur le nom de Kuiper (« Inde altum erit de Kuiperio silentium »). C'est pourquoi j'ai fait sortir son étude de son tombeau académique (« o sepulcro suo academico ») pour la remettre dans un jour digne d'elle.

Voilà donc la langue sépulcrale qui doit servir à l'enterrément de l'Université de Gand !

RESTAURANT LA PAIX, 57, rue de l'Ecuyer

Son grand confort — Sa fine cuisine

Ses prix très raisonnables

LA MAREE, place Sainte-Catherine

Genre Prunier, Paris

Champagne L. Gorden et C^o, Reims,

De plus fort en plus fort

Nous vous racontions, la semaine dernière, une histoire de pêche. En voici une autre, encore plus tournemboulante, encore qu'authentique — car, par définition, toutes les histoires de chasse et de pêche sont authentiques.

Un beau jour, Marcatchou pêchait ; il avait au fond de sa barque un cruchon en grès auquel il tenait beaucoup ; ce cruchon contenait du péquet. Wantant en avaler une gorgée, il le laissa tomber par-dessus le bord. Il regretta longtemps la perte de ce cruchon ; pour se consoler, il se plaisait à pêcher des heures entières à la place où le cruchon avait disparu.

Or, quelques années plus tard, étant à l'ancre à son endroit de prédilection, il vit son flotteur disparaître et retira deux fois sa ligne sans parvenir à ferrer. Il fut plus heureux la fois suivante : d'après son expression, il sentit tout le fond de la Meuse... pendu à sa ligne. Finalement, il parvint à la lever : ô surprise ! c'était le fameux cruchon, mais avec un poisson dedans, pris par l'hameçon !

Ce poisson-là, étant tout jeune, avait été attiré vers le cruchon par le parfum du péquet, était entré par le goulot et avait vécu là jusqu'à ce qu'il fût devenu trop gros pour en sortir. Marcatchou avait laissé glisser son hameçon trois fois dans le goulot de la cruche et avait ferré le poisson la troisième fois. Comme il était resté encore un peu de liqueur, il alluma un feu, fit bouillir le poisson dans son jus au milieu des vapeurs du péquet — et le mangea ensuite avec un tire-bouchon. ☺

LA-PANNE-SUR-MER

HOTEL CONTINENTAL. — Le meilleur

Automobiles Buick

Les voitures BUICK 4 ou 6 cylindres sont garanties pour 25.000 kilomètres. La première année, Paul Cousin garantit à l'acheteur qu'il n'aura pas plus de 100 francs de réparations pour la 4 cylindres et 250 francs pour la 6 cylindres. Toute somme supplémentaire sera supportée par l'AGENCE. N'est-ce pas la preuve réelle des qualités de la BUICK ?

PAUL COUSIN, 52, rue Gallait, Bruxelles.

Au Lion de Flandre

Jadis il se levait, secouant sa crinière;
Le fouet d'un étranger cinglait ses flancs nerveux;
Alors il s'agitait, hurlait; de sa manière
Sortaient des sanglots furieux!

D'un gigantesque élan, bondissant dans l'espace,
Il mordait, renversait ses maîtres consternés,
Puis, vaincu par le nombre, il implorait sa grâce
Et léchait ses pieds enchaînés.

Mais ce n'était pas vous, cet insurgé sublime.
Vous n'avez rien de lui, vous qui me conspuez;
Et vous n'aurez jamais sa gloire ou notre estime,
Car il mordait — et vous ruez!

Ces vers furent adressés, en 1857, à des flamingants, par un écrivain qu'ils avaient traité de « fransquillon ».

J'ai été saoul, hier

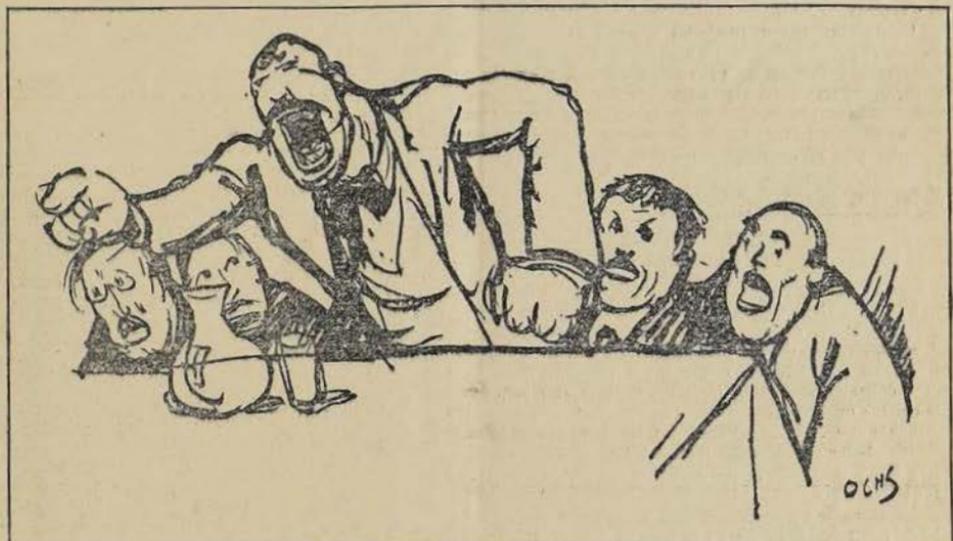
Ce curé bon vivant, modelé sur les curés du bon vieux temps, sablait, ce soir-là, dans sa paroisse du Brabant wallon, du vieux bourgogne, en compagnie du notaire, du médecin et d'un gros propriétaire de l'endroit, tous mécréants avérés et païens émérites. Comme un nombre respectable de bouteilles avait été vidé déjà, le notaire dit à l'ecclésiastique :

« Vous qui prêchez l'abstinence à vos ouailles, mon cher curé, je parierais bien que, demain dimanche, vous ne prendrez pas ce sujet-là pour thème de votre sermon. »

Le curé se mit à rire.

« Voulez-vous faire un pari avec moi ? demanda-t-il au notaire.

— Ça va, dit le tabellion.



— Citoyens ! Moscou nous dicte notre devoir : prendre Poincaré et Theunis comme otages, et au premier soldat assassiné, leur flanquer douze balles dans la peau !

Cet écrivain, c'était le père de Paul Hymans : Louis Hymans, rédacteur en chef de *l'Etoile belge*, auteur d'un ouvrage devenu classique : *Bruxelles à travers les âges* — et député de Bruxelles.

Dans le chapitre de ses mémoires où il reproduit ces vers (*Notes et Souvenirs*, 2^e édit., Office de Publicité, 1877), Louis Hymans les commente par ces mots : « C'était assez raide ! »

Mais non, mais non...

MICHEL MATTHYS, 16, rue de Stassart, Ixelles.
Tél. 153.92

Représente les pianos Feurich et Rünisch.
Les autos-pianos Philipps-Ducanola à pédales.
Philipps-Duca reproducteur à électricité.
Philipps-Ducartist reproducteur à électricité et pédales combinés. — Facilités de paiement.

Porto Rosada.... — Grand vin d'origine...

— Je vous parie cent francs pour mes pauvres qu'à la grand'messe, demain, dans la chaire de vérité, je déclarerai devant tous mes paroissiens : « J'ai été saoul hier ».

Le notaire, le médecin et le propriétaire se regardèrent légèrement ahuris, se disant que, sans doute, le curé « l' » était plus que ça ne paraissait.

« Tenu ! » dirent-ils tous les trois.

Le lendemain, les quatre amis se retrouvaient à l'église paroissiale, les trois premiers parmi les ouailles considérablement étonnées, le quatrième à l'autel, où il offrait le sacrifice au Tout-Puissant.

L'heure du sermone arriva : le curé gravit les degrés de la chaire, se signa et, d'une voix forte, bien timbrée, prononça :

« Mes chers frères, j'ai été saoul hier... »
Il y eut, dans le pieux auditoire, un mouvement de surprise, un brouhaha tel que le curé dut s'interrompre.

Quand le silence se fut rétabli, il reprit, de la même voix posée :

« J'ai été saoul hier, je le suis aujourd'hui, je le serai demain », dit l'ivrogne. Car le vice d'ivrognerie est irrémédiable, mes chers frères : l'ivrogne sait qu'à peine échappé au péché, il y retombera, etc., etc.»

Pendant un quart d'heure, le curé, exaltant la vertu de l'abstinence, parla sur ce thème.

Et les pauvres de la commune gagnèrent cent francs...

CADILLAC, standard of the world — La fameuse 8 cylindres torpédo 7 places, carrosserie grand luxe, ne coûte que 66,000 francs. — 5 et 5, rue Ten Bosch, Tél. 497.54.

La tombola des invalides de guerre

Cinq cents titres des Régions Dévastées, trois maisons bourgeoises, deux maisons ouvrières, soixante-quinze mille francs de bijoux, tels sont les lots affectés à la Tombola Nationale des Invalides. Tirage en décembre. Prix du billet : 1 franc.

Les billets sont en vente dans les bureaux de l'Œuvre, 79 et 158, chaussée d'Ixelles. Ils peuvent être envoyés par la poste contre versement au compte chèques postaux n° 106.285. Ils ne seront pas vendus par colportage.

Un numéro de la tombola, fixé à chaque bouteille, est offert gratuitement par la Maison Cinzano à tout acheteur d'une bouteille de SPRINT, vin apéritif.

Manifestation littéraire

La Nerve consacre son dernier numéro à Blanche Rousseau. C'est une véritable manifestation littéraire. Aucune n'est plus justifiée, car Blanche Rousseau est un de nos meilleurs écrivains, un des plus originaux, un des plus purs. Elle a exprimé, dans une prose parfaite, mille nuances délicates, une âme féminine ardente et rayonnante comme un beau jour d'été.

Puisque notre Académie admet des femmes, pourquoi ne choisirait-elle pas Blanche Rousseau ?

Et ce serait charmant si elle y était reçue par la comtesse de Noailles...

AUTO-PIANO PLEYEL, 101, rue Royale, Bruxelles

Studebaker Six

C'est la voiture économique par excellence : consommation réduite d'essence et d'huile, usure de pneus des plus minimes, réparations quasi nulles.

Agence Générale : 122, rue de Ten Bosch, Bruxelles

Les responsables

Pendant la guerre, la responsabilité du Kaiser et de tous les propagateurs de la doctrine pangermaniste semblait bien établie dans tous les pays de l'Entente. M. Lloyd George parlait tout simplement de les pendre et semblait mettre autant de zèle à les poursuivre qu'il en a mis depuis à les innocenter. Mais, maintenant que la paix (?) est faite, l'esprit de parti ayant repris ses droits, chacun, dans nos aimables pays, cherche à rejeter un peu de la responsabilité du crime sur ses adversaires politiques. — et le Kaiser en est déchargé d'autant.

Les réactionnaires ont incriminé les socialistes, en disant que c'est parce que leur aveuglement antimilitariste avait désarmé la France que les Boches ont cédé à la tentation de l'envahir.

Maintenant, voici que ce bon Renaudol insinue que les coupables pourraient bien être... les Jésuites. Il paraît que Jaurès, dont on est en train de faire un dieu, l'avait dit avant de mourir. Tout de même, il n'était pas si bête que ça, le dieu Jaurès...

La note délicate sera donnée, dans votre intérieur, par les lustres et bronzes de la C^e B. E. L. (Joos), 65, rue de la Régence.

Savon Bertin à la Crème de Lanoline

Conserve à la peau le velouté de la jeunesse

Le livre de la semaine : La Vénus

internationale

Dans la pléiade des jeunes romanciers d'aventures qui entourent Pierre Benoit, M. Pierre-Marc Orlan est un des plus brillants : il a de l'humour, de la fantaisie, le don très rare d'animer un paysage et de le faire vivre, un style original, rapide et coloré. Il a aussi de hautes ambitions. C'est une espèce de roman sociologique qu'il veut publier à la *Nouvelle Revue française*, sous ce titre étrange : *La Vénus internationale*. Lui aussi, il a été frappé par le prodigieux spectacle du monde, en pleine révolution sociale, où nous vivons. Prodigieux spectacle, en vérité. Mais, décidément, nous manquons de recul pour y voir clair et rien ne le montre mieux que le roman de M. Mac Orlan. La substitution de la puissance des ruraux à la puissance des citadins, la déchéance des classes intellectuelles, la formation d'une bourgeoisie rurale inculte, brutale, mais solide, la puissance grandissante de la mystique communiste, la formation hésitante et confuse d'un nouvel idéal moral, il y a tout cela dans le roman de M. Mac Orlan, et tous ces phénomènes sont au même plan. Il semble que l'auteur n'ait fait que les entrevoir sans les bien comprendre, et son livre, si intéressant soit-il, apparaît un peu comme le schéma d'un livre à faire.

Les amateurs de Porto exigent partout le Porto Rosada

Autre : Histoire de Nala

Le Mahabarat est le plus vaste et le plus vieux poème du monde. Aussi ne le connaît-on guère que de nom. C'est un de ces monuments littéraires qu'on aime mieux vénérer de confiance que de chercher à connaître. Pourtant, il y a des perles dans cet œuvre de poésie, des perles précieuses pour le commun des mortels. Il s'agit d'aller les chercher. C'est ce qu'a fait M. Paul-E. Dumont, un des deux ou trois Belges qui savent le sanscrit.

Dans une langue élégante et simple, dépourvue de tout cet attirail de mots barbares dont les traducteurs des littératures orientales croient devoir hérissier leur style, il a traduit, pour le grand public, un des épisodes les plus brillants et les plus caractéristiques du célèbre poème : *L'Histoire de Nala* (à Bruxelles, Editions du Flambeau).

C'est un des plus beaux romans d'amour qu'aient inventés les hommes, et M. Paul-E. Dumont, à force d'art et de conscience, a su lui conserver ce charme lointain, ce charme d'aurore qu'ont, à nos yeux, les très vieilles histoires, où s'expriment des sentiments éternels.

Muscadins au rhum Weiler Nouveaux cakes se vend partout

a saison à Spa

Les belles et nombreuses fêtes continuent leur cours. Chaque jour nous amène de nombreux visiteurs, et cela explique, puisque, journalièrement, il leur est réservé la surprise nouvelle.

Jamais les festivités n'auront été aussi intéressantes, et cela grâce à une parfaite entente entre les divers organismes sachant trouver de l'inédit, éviter « le déjà vu ».

M. A. Clavareau, le sympathique directeur du Casino, est déclaré complètement d'accord sur les suggestions manant des comités « Spa-Fêtes » et « Central Sportif ». Voilà qui nous promet des attractions intéressantes, pour lesquelles M. Clavareau ne ménage pas les dépenses; il se dit, avec raison: « Il faut semer pour récolter! » Aussi tème-t-il à pleines mains; il veut du nouveau, peu importe ce que cela coûte, avec le seul but de faire revivre pa de ses beaux jours de jadis.

La fête française aura un grand éclat, et après ce 4 juillet sensationnel, nous aurons notre fête nationale le 21 juillet, qui n'aura rien à lui envier. Le programme comprend des fêtes et galas au Casino, en ville, une grande fête de nuit, des concerts, des illuminations avec du d'artifice à la Fontaine de la Géronstère.

Les représentations théâtrales continuent d'attirer la foule dans la grande salle des fêtes du Casino. Les prochaines représentations sont fixées comme suit: dimanche 8 juillet, *Werther*; jeudi 12, *Le Barbier de Séville*; dimanche 16, *Hérodiade*; jeudi 19, *Faust*; dimanche 22, *La Traviata*; jeudi 26, *Roméo et Juliette*; dimanche 29, *Larmen*.

Les concerts symphoniques sont aussi très suivis. Celui de lundi dernier nous a permis d'entendre une cantatrice de talent, Mlle Berthe Noël, qui a obtenu un succès mérité. L'orchestre se distingua dans l'exécution de *Eléonore*, la géniale ouverture de Beethoven, et dans le beau *Poème symphonique*, de César Franck. Dans la *Suite algérienne*, de Saint-Saëns, et *Sérénade*, de Widor, les excellents solistes de la grande symphonie du Casino se firent valoir à leur tour.

Pour terminer ce beau concert, M. F. Gaillard nous donna une exécution parfaite, nerveuse et bien personnelle de *Espana*, la célèbre rapsodie de Chabrier.

Les concerts au kiosque de la place Royale ont lieu tous les jours à 11 heures et à 5 h.50: en cas de mauvais temps, ils ont lieu à la Galerie du Parc. Tous les jours, au Casino, à 4 heures, théâtre dansant. Tous les soirs, à 9 h., dancing, avec le concours de M. et Mme Frank Weedy. Orchestre Joslet, The famous Sinoquet-Jazz et le Versatile Jazz-Band.

Samedi 7 juillet, à 9 heures, la Fête des Joujoux, grande soirée de gala; dimanche 8, à 2 heures, au Lac de Warlaaz grande fête des Trois Sports: natation, courses pédestres, courses cyclistes.

Les grandes fêtes du Casino consacrées aux pays alliés et étrangers sont fixées aux dates suivantes: 14 juillet, fête française; 20 juillet, fête belge; 28 juillet, Fête des Fleurs; 4 août, fête italienne; 11 août, fête hollandaise; mercredi 15 août, Fête des Alliés.

Aux grands dîners de gala fleuris, de nombreuses tables sont chaque fois retenues. Ils se donnent toujours le mercredi soir, au Restaurant du Casino.

Comme on le voit, il y a de quoi contenter tous les goûts et nous n'exagérons pas en proclamant que le séjour à Spa est un enchantement continu.

Arithmétique parlementaire

Le rapport de la commission des finances de la Chambre, concluant à l'adoption de crédits provisoires, porte, sous la signature du président Mechelynck et du rapporteur de Liedekerke, que cette commission a adopté le projet par six voix contre trois.

Puis, ce rapport nous apprend que la commission se compose de MM. Mechelynck, David, de Liedekerke, Hallet, Ozeray, Wauters, Robyn et Wauwermaans.

On a beau retourner cette liste dans tous les sens: on n'y trouve que huit noms.

A moins que l'honorable comte van Liedekerke ne compte pour deux — mais les méchantes langues prétendent que cette hypothèse ne peut être envisagée.

Chocolats Meyers — les plus appréciés — réclamez-les partout.

Devises et cris de guerre

Les usiniers électriciens: *Vive l'Ampère-heure!*

De riches automobilistes: *Fiat (luze).*

Le citoyen Moysard, conseiller communal volcanique: *L'Etna, c'est moi!*

Le pêcheur à la ligne: *Bien ferrer, laisser dire.*

Dembon: *Que ta joue droite ignore toujours ce que ta gauche reçoit.*

L'équipe belge du Tour de France: *Courir pour la patrie, c'est le sport le plus beau!*

Le baron du Boulevard (air connu):

C'est l'Doudou,

C'est l'mammouth...

Le citoyen Brunfaut, conseiller provincial extrémiste: *Jusqu'aux boues!*

IRIS à raviver. — 40 teintes MODE

A bon entendeur...

Dans la salle de dépêches du Soir, de multiples pancartes invitent le monde à «ne pas toucher aux gravures». Ces gravures, en l'espèce, sont des photos. Mais le public, né malin, comprend tout de même.



L'esprit des autres

Notre confrère F... — beaucoup de gens savent ça — ne manque pas d'esprit et son esprit, à l'occasion, a du mordant.

Quelqu'un lui disait, l'autre jour:

« Vous dînez chez les Y... Méfiez-vous, la cuisine est médiocre et ils ne savent parler que d'eux-mêmes... »

— La soupe et le bluff, alors!... »

Histoire anglaise

A la terrasse, un quidam injurie grossièrement un Anglais, qui demeure impassible pendant dix minutes. Enfin, l'Anglais se lève et, montrant son poing gauche, dit avec un accent intraduisible:

« Vous « voyez cette-ci », eh bien, c'est l'hôpital ! »
 Puis il montre le poing droit :
 « Et « cette-ci », c'est le cimetière... »
 Le quidam n'a pas insisté.

Une séance patriotique

M. le bourgmestre Max ayant été empêché de prendre, au début de la séance, la présidence du conseil communal, l'édile le plus ancien, M. Brabandt, prend possession du fauteuil du bourgmestre.

Sitôt installé, Brabandt... sonne.

Jamais séance ne fut plus patriotique.

Pomme ou poire

Un de nos confrères reproduit une lettre d'un de ses lecteurs au sujet de la question de savoir s'il faut dire « une poire pour la soif » ou « une pomme ».

« On doit dire, écrit ce lecteur, « une pomme pour la soif » et non une poire, et ce, pour la raison bien simple que la pomme apaise la soif, tandis que la poire ne l'apaise pas.

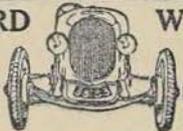
» Ce fait a donné naissance au dicton populaire bien connu en Wallonie :

Après la pomme
 Rien ne me donne ;
 Après la poire,
 Donne-moi boire. »

L'observation est typique, mais elle n'est pas convaincante et décisive. En effet, dicton wallon pour dicton wallon, il en est un autre qui s'exprime ainsi :

La pomme
 Fait boire l'homme ;
 La poire
 Fait l'homme boire...

Alors...

CHENARD		WALCKER
10-12-15		2 lit. 3 lit.
J. CHAVÉE &		FOSSE DESIMONY
34, rue Gallienne		Stocq, IXELLES

Le plus vieil homme du monde

C'est certainement M. Bollansée, A., inspecteur de l'enseignement moyen. L'Annuaire de l'enseignement moyen nous apprend, en effet, qu'il est né le 4 février 1789 !

La rue de Berlaimont

Mlle Marguerite Van de Wiele consacre, dans le Soir, une chronique au vieux Bruxelles et écrit, entre autres choses :

Est-il rien de plus monacal que la rue de Berlaimont ? Durant longtemps, elle fut habitée par des gens de cloître et d'église exclusivement : elle avait des béguines et des religieuses sur toute son étendue, voire bien au delà : d'un côté, les Bénédictines anglaises ; de l'autre, les Dames du Berlaimont, qui la baptisèrent. Et la rue, très paisible, étroite et longue, avec ses pavés blancs, qu'on dirait polis par la marche des siècles, a toujours comme un air discret de béguinage, un silence recueilli, une sorte de gravité sereine et confiante que ni le temps, ni même l'activité intense de notre vie présente, surmenée et vertigineuse, n'ont pu détruire complètement.

La raison ? Marguerite Van de Wiele ne la dit pas, mais Pourquoi Pas ?, qui habite cette rue, peut la lui confier : c'est ce journal qui contribue à conférer « ce recueil-

ment » à la vieille rue. Nul n'ignore, en effet, que les Trois Moustiquaires sont, avant tout, des gens « d'une gravité sereine et confiante », des hommes paisibles gardant « un air discret de béguines » et qu'on les dirait polis (sur le crâne) par la marche des siècles.

Tout est dans tout — et il n'y a aucun mystère qui, bien étudié, ne s'explique.

Les deux Anglais

Il y a deux Anglais : l'un est *new*, et l'autre *boutiquier*. Ils sont essentiellement ce qu'ils sont.

Le *boutiquier* ne peut penser qu'à sa boutique. Sa boutique est le centre du monde. Les étoiles gravissent autour de sa boutique ; c'est pour sa boutique que les vaisseaux sillonnent la mer, que le sifflet des trains déchire l'air dans le vaste monde. Qui attaque ou compromet sa boutique est son ennemi ; à lui, guerre sans merci ! Par contre, les amis de sa boutique sont ses amis. Il n'y a ni guerre, ni paix qui tienne, la boutique avant tout : la boutique *über alles* !

Il y a l'Anglais chevalier, plus désintéressé que Don Quichotte, brave et clair comme l'épée des légendes, idéaliste, apôtre, et fort ; il va par le monde, beau redresseur de torts. Seulement, c'est le *boutiquier* qui lui paie ses appointements, qui l'habille, qui le nourrit, et cela ne va pas sans de petits inconvénients.

Annonces et enseignes lumineuses...

Annonce découpée dans un numéro du Journal de Rouen :

Jeune dame, trop chargée de loyer, voudrait partager son appartement. Elle garderait le devant et son derrière serait à la disposition d'un monsieur honorable.

???

A Châtelineau, vu une affiche portant ces mots :

Établissements Léopold L...
 Machines à balancier à poser
 les talons marchant à la main.

???

Pancarte-reclame affichée dans un hôtel de Sottegem :

Pardessus, Costumes, enz.
 R. DE MEESTER-DE BACKER
 Kleermaker

(Diplôme in de Academie du Coupe te Brussel)

CONCOURS

Miss Blanche

Le poète L. SOUGUENET a décerné un premier prix au poème ci-dessous :

PRIÈRE

M es amis, l'autre soir, le vent chantait dans l'âtre,
 I l faisait tout dehors et la tristesse s'échappait
 S 'installer en mon cœur. Et la flamme bleue
 S embloit peine de pleurs, de soupirs, de regret.
 B lanche, une cigarette émerge entre les ombres,
 L entement je l'allume, et dans ses flammes gris.
 A idente et vaporise, s'envoient rêves sombres.
 M on cœur s'agrippe, solitaire, et ma lèvre sourit.
 C hant et fin, son arôme en ma bouche s'épand,.
 H omologue et parfait, son tabac est fleuri,
 E t cette cigarette était une Miss Blanche.
 Hélène d'OYRA.

FUMEZ LES

Miss Blanche Égyptiennes

BOUQUET 3 fr. les 20 cigarettes
 SUPERFINE 2 fr. 40



Style militaire

Extrait d'un rapport lumineux — c'est le cas de le dire — rédigé par un officier, professeur de sciences naturelles dans une école de préparation à l'École militaire, située sur les bords de la Meuse :

« J'ai l'honneur de porter à la connaissance de mon major que, dans un auditoire de quatre-vingts élèves, le cadet J... a tenté, hier, de capter le soleil dans une glace, tentant de le projeter sur la tête du professeur.

« Je demande une punition exemplaire pour cet élève, vu que, la veille, dans les mêmes circonstances, un phénomène lumineux de la même espèce s'est produit sans que j'aie pu répéter le coupable. »

Ce même brave homme de professeur ayant raté avec brio une expérience — fort délicate, du reste — déclara à ses élèves que Lavoisier l'avait réussie.

« ... Lavoisier qui, ajouta-t-il, était infiniment plus malin que moi, et surtout plus malin que vous!... »

???

Dans cette même école, un adjudant, un jour que les cadets revenaient de la plaine d'exercices, remarqua que certains d'entre eux confiaient leur fusil à un camarade pour le rapporter au magasin. Il s'installa, avec crayon et papier, à la sortie du dit magasin, et annonça à haute et intelligible voix :

« Les ceuss' qui m'ont le fusil d'un camarade qui ne leur appartenait pas, qu'ils donnent son nom! »

Un autre adjudant, tout simplement féroce, menaçait :

« Ceux que je trouve encore autour du feu, je les fous dedans! »

???

Parfois, l'exemple vient d'en haut. Quel ne fut pas l'émoi des cadets en lisant, un jour, aux ordres, que le commandant les invitait à se munir de « scandales de gymnastique », ou encore que : « le cadet X... ayant renversé un encrier sur son banc, il le ferait polir à ses frais.

???

A la « théorie », le lieutenant d'un régiment d'artillerie divisionnaire dit à ses élèves : « Chez le cheval, c'est comme chez l'homme : vous avez les cils et les sourcils ; les cils, c'est au-dessus de l'œil, et les sourcils, le mot le dit, se trouvent en dessous des cils... »

Le même disait à ses cavaliers de « se laisser retomber mouleusement en selle » et parlait « des forêts dominicales de l'Etat. »

Un brave sous-officier d'une des batteries du même régiment, pris d'un magnifique accès de zèle, colla, un lundi, un de ses hommes au rapport du commandant. Motif : « Avoir été rencontré en ville dans une tenue de fantaisie tellement ridicule qu'on l'aurait pris pour un officier ». Abrisement du commandant et de ses officiers garanti sur facture...

Un officier du même régiment mit un de ses sous-officiers au rapport pour « avoir laissé ses hommes occupés à rien faire dans leur chambre ».

Le vétérinaire ne dut-il pas sentir son cœur se soulever de pitié lorsqu'il apprit, par le cahier de visite des chevaux malades, que le n° 142 avait « une grosseur dans le nez »...

Pour comble, le 142 était un hongre!

???

Un « motif de punition » encore, pour clôturer le chapitre : Un sous-officier, royalement poehard, rentre au quartier par une nuit particulièrement noire. Afin d'éviter les embûches de la route, le militaire a cru prudent de se mettre sur la poitrine une lampe de vélo allumée.

Le rapport de l'officier de garde portait le lendemain :
« Je propose quatre jours d'arrêt de quartier au sergent X...
Motif : S'être mis en lumière après l'extinction des feux ».

Hospitalité

A l'heure de la digestion, les petites tables de la « tabagie », au casino des officiers, sont entourées par une foule d'artilleurs, consommant moult pouce-café et s'appliquant à ranimer la cendre encore chaude des souvenirs de la campagne.

Un officier de réserve, invité par ses camarades à narrer une anecdote, raconta : « C'était au début de la guerre. Volontaire dès les premiers jours, j'avais été ballotté par toutes sortes de vicissitudes et me retrouvais, épuisé, minable, mourant de faim, à bord d'un navire qui devait débarquer sur les côtes de France tout un lot de soldats, de réfugiés, de volontaires — cargaison disparate et pittoresque s'il en fut. A X..., où nous arrivâmes vers les deux heures du matin, par une nuit sans lune, une délicieuse surprise nous était réservée : toute la population avertie de notre débarquement, se pressait à notre rencontre, nous acclamait, nous entraînaient vers les vieilles demeures normandes en nous promettant bon gîte et bonne chère. Un coin du paradis s'ouvrait pour nous! Nous faisons connaissance avec la bonté, la générosité, la grâce françaises. De la foule sortaient des cris : « Un Belge pour moi! Trois Belges pour moi! Deux Belges par ici! »

Je fus accosté moi-même par une vieille dame à cheveux blancs, l'air d'une douairière, qui me dit : « Cinq Belges pour moi! » L'aspect vénérable et cosu de la dame nous faisant prévoir tous les charmes d'une royale hospitalité, quelques amis et moi, nous suivîmes la brave Française.

Nous arrivâmes bientôt au seuil d'un hôtel particulier, aux proportions imposantes, dont la silhouette massive se dessinait à la vague lueur d'un réverbère... Nous fûmes introduits dans un salon au style vieillot et aristocratique; dans l'âtre crépitait un feu clair de bois sec. La dame nous fit les honneurs de sa maison, et, après le porto apéritif, nous conduisit cérémonieusement à la salle à manger. Je lui offrais le bras. La table était fastueusement servie : linges fins, cristaux, argenterie, fleurs, rien n'y manquait. Nous fîmes honneur, vous le devinez, au menu copieux et délicat, qu'arrosèrent des vins très fins et de nombreux flacons de liqueurs variées.

Au dessert, le maître de logis, que sa femme avait excusé, fit son entrée; il leva son verre à ses hôtes héroïques, au Roi chevalier et à la Belgique martyre. Je lui répéta ce que notre vénérable hôteesse nous avait dit : « Sa maison était la nôtre... nous devons y trouver l'illusion du foyer lointain... » Il ajouta : « Et maintenant, pour que notre hospitalité soit complète... »

« toutes ces dames au salon! »

Nous comprimâmes... nous sourîmes... et nous nous inclinâmes... »

PORTO CLUB

procure à
L'HOMME D'AFFAIRES
l'oubli de ses soucis. Il tonifie
les nerfs et ouvre l'estomac.

MAX

Les Contes du Vendredi

Mademoiselle Van Keukelaer, ma mère

(Histoire bruxelloise, par Amédée Lynen)

Parmi le « méli-méloque » de ferrailles rouillées, de vieux tapis, d'armes, d'objets de ménage, de vêtements usagés civils et militaires, de ramassis de greniers et de guenilles de toutes espèces qui constitue le Vieux-Marché, se trouvait l'étalage de Mlle Van Keukelaer, ma mère, connue sous le nom de *Schueene Trienche*. Sa réputation de beauté n'était pas exagérée : elle était de mine réjouie et portait fièrement une poitrine opulente ; elle possédait le don qui caractérise la fripière de race : le flair ; elle devinait le client et faisait le prix selon la tête de celui qui envoyait tel ou tel objet.

Ma naissance date d'un retour de la kermesse de Louvain, où ma mère s'était rendue en « Jan-plaisir », en compagnie de joyeuses commères du quartier. Cette société avait clôturé la bombance par un schnick terminus dans un estaminet de la rue du Miroir. Dans la cour de cet établissement, à cette heure obscure, ma mère se laissa prendre la taille par un jeune homme entreprenant, qu'elle ne revit plus jamais. En souvenir de ce qui fut la conséquence de cette ineffable minute, les amies désignèrent l'estaminet : *Au Bijou perdu*.

???

Je l'aidais dans le commerce, le dimanche matin, quand la Place des Renards grouille d'une foule composée d'acheteurs et de flâneurs amusés par l'aspect bruyant du marché : les boniments des camelots, les affaires qui se traitent, les marchandages mal reçus par les détaillants, le va-et-vien dans les kavitjes, les alertes aux pompiers, le ding-ding des trams et quelquefois des rassemblements à cause d'un vol commis par un gamin. Des disputes éclatent à ce sujet qui ne cessent que par l'intervention d'un agent. J'avais du plaisir à regarder cette animation : les chercheurs de bouquins, de livraisons dépareillées, d'images, de tableaux et de poteries ; c'est une clientèle spéciale, remarquable entre toutes : les artistes achètent pour la couleur et les savants sont à la recherche de hasards pour compléter des collections ; et les coiffes blanches et les châles des Italiennes bariolent le tout de leurs vives couleurs.

???

Entre tous les locataires du bataillon carré que nous habitons, j'avais distingué une jolie crotte, nommée Clémence, cravatière de son métier, qui occupait avec ses parents un rez-de-chaussée contigu au nôtre. Son père était menuisier et sa mère femme à journée ; celle-ci, par

ses occupations dans des maisons « chics » avait appris à connaître les tapis ; elle faisait des occasions qu'elle étalait, le dimanche, sur la place. J'étais amoureux de sa fille, mais je n'avais jamais osé le lui dire. Pourtant, un jour de fête, Clémence bâillait dans la cour en disant : « Aie, aie, moi je m'embête ! » Je lui ai proposé une promenade ensemble.

— Och, oui ! je veux bien, qu'elle a répondu.

On est allé à la « Queue-de-Vache » manger des balèkes et boire du café ; on a dansé ; il faisait chaud, et, le soir, dans une glorieuse... on s'est aimé... Ça était venu si naturellement qu'après, on était nous-mêmes étonnés.

???

Parmi les clients de la mère de Clémence, il y avait un type d'artiste que j'avais souvent remarqué. Il achetait toujours les plus belles pièces, qu'il payait sans marchander. Un nommé Désiré, son domestique et modèle en même temps, venait prendre les achats le lendemain. C'était un bel homme, ce Désiré, bien vu des femmes, très gai de sa nature et offrant généreusement des tournées ; enfin un gaillard qu'on aime tout de suite sans savoir dire pourquoi. Un jour que son maître avait choisi un lot de rideaux formant plusieurs paquets, il demanda à Clémence, précisément sans ouvrage, de l'accompagner ; elle accepta d'autant plus volontiers qu'il y avait un porto en perspective.

???

Je continuais à fréquenter Clémence, que j'aimais bien ; son père m'invitait souvent à boire le café, et le soir on allait se dire des tendresses contre une porte de la rue des Ursulines. Cependant, je constatais, non sans inquiétude, que ma bonne amie devenait rêveuse et qu'elle ne mettait plus le même empressement à m'accompagner. Je ne savais à quoi attribuer cette indifférence, lorsqu'un soir, rentrant de mon travail (j'étais peintre en bâtiments), je vis Désiré qui lui remettait une lettre, qu'elle déchira après l'avoir lue sous un réverbère ; et puis, Désiré était parti. Alors, sortant de ma cachette, j'ai voulu une explication. Elle m'a répondu :

— L'artiste demande si je n'ai pas un beau tapis de table à vendre.

C'était si naturel que je n'ai pas insisté.

???

Je me rappellerai toujours une nuit où le père de Clémence est venu frapper à notre porte. Il criait :



Mlle Van Keukelaer, ma mère

— Mademoiselle Van Keukelaer, est-ce que Jérôme est là ?

— Oui, répond ma mère ; qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh bien ! Clémence n'est pas rentrée !

Là-dessus, on se lève ; le bruit réveille les voisins, qui courent étonnés ; on discute à haute voix ; cela prend importance d'un événement. Le père de Clémence dit que je suis un Jésuite ; ma mère répond que quand on a une belle fille, on doit pas l'envoyer porter des commissions chez un artiste ; que le jour d'aujourd'hui, on sait bien que les jeunes filles sont capables de tout pour un ruban et une belle jupe.

— Parlez pour vous ! qu'il répond, et dites tout de suite que ma fille est une coureuse...

Enfin, cette bagarre cessa sous la menace d'un procès-verbal que voulait dresser un agent de ronde dans le quartier.

Vous pensez bien que je n'ai plus dormi cette nuit ; j'étais agité, et ce mot : « artiste ! » m'a tout d'un coup fait voir clair.

???

Le lendemain, nous étions tous convoqués chez le commissaire. Cet officier nous posa toutes sortes de questions concernant la cause de ce tapage nocturne, dont le motif était la disparition de Clémence, sujet sur lequel nous ne pouvions donner aucun éclaircissement, d'autant plus que Désiré, d'une bonne foi absolue, disait qu'il ignorait où son maître était parti. On s'est quitté sans rancune. Les parents de Clémence, me voyant anéanti de ce départ, me demandèrent pardon de leurs soupçons à mon égard, et le bonheur de vivre fit place à l'inquiétude.

C'est dans ces tristes dispositions que je dus faire mon service militaire à Anvers.

Malgré la vie en commun dans les chambres, je me sentais très isolé, pensant sans cesse à ma bonne amie disparue. J'allais me poster à la sortie des gares, dévisageant tous les voyageurs ; je ne laissais pas passer un tram sans jeter un coup d'œil sur les occupants, et quand mon service me le permettait, j'allais sur les débarcadères des navires arrivant de pays lointains. Hélas ! pas de Clémence ! Ma bonne mère me consolait de son mieux et me disait : « Fais une connaissance pour oublier : une de perdue, douze de trouvées ! » J'essayai de suivre ce conseil, mais en vain : aucune ne parvenait à me rendre gai ; à la caserne, on m'appelait : « Le silencieux » et les femmes disaient que j'étais un « flâ ». Mon service terminé, je gagnai Bruxelles et rentrai chez mon ancien patron.

???

Or, un jour que je travaillais dans un bel hôtel et que, seul sur un palier, j'eus la curiosité d'entr'ouvrir la porte d'un appartement, j'admirai la beauté de l'ameublement, les tapis et les appareils d'éclairage, et je me demandai comment, malgré la fortune, on peut encore se plaindre. Mais tout à coup, mon regard s'arrêta sur un tableau représentant une femme nue : elle était si belle que j'en étais extasié, n'osant croire qu'une aussi grande perfection pût exister sur la terre ; en l'examinant avec une attention qui me cloua au sol, je reconnus ma Clémence adorée : elle paraissait me regarder et me sourire... Ah ! si l'on m'avait surpris dans cette immobilité, ma brosse en main et le regard fixe, on m'eût certainement pris pour un fou.

Dans cet état d'esprit impossible à expliquer, j'allai trouver Désiré pour lui faire part de ma découverte.

— Ecoute, mon ami, me dit-il, je vois que tu es inconsolable : je vais donc te dire la vérité et te lire une lettre que Clémence vient de m'écrire. La voici :

Monsieur Désiré,

Je vous annonce que Monsieur votre maître a été longtemps malade. Il espérait que l'air de la campagne lui ferait du bien et qu'avec mes soins il aurait retrouvé sa bonne santé. Vous ne savez pas comprendre comme un artiste ça sait s'acharner après son art quand il sent sa fin venir.

Une fois que je posais sur un sofa, je le regardais travailler ; sa palette tremblait dans ses doigts, ses yeux avaient l'air de voir plus loin que moi ; la sueur coulait de son front, ses dents claquaient et, pour se ranimer, il a pris une goutte qu'il avala d'un trait. Tout fiévreux, il regarda fixement son tableau, le cou tendu et les mains avancées comme pour donner une caresse à sa peinture ; il a glissé tout doucement en bas de sa chaise, et il est tombé sur sa figure... plach ! Och Erme ! Il était mort ! C'était un si bon garçon.

Maintenant, je dois vous dire que j'ai un enfant de lui et que pour ça je n'ose pas revenir. Si ça se pourrait que Jérôme me pardonne, je serais bien heureuse, car je l'aime toujours de mon cœur naturel.

L'artiste m'a laissé un peu d'argent pour élever le petit, qui est si gentil que tout le monde l'aime.

Je vous donne la main.

Clémence.

Cette lecture terminée, je pleurai à chaudes larmes et je m'écriai :

— Eh bien ! je l'aimerais aussi. Qu'elle revienne : elle sera ma femme !

???

Le jour de notre mariage fit la joie de tout le voisinage. Le tapissier d'en face avait décoré l'entrée de la cour et Jean-Baptiste s'est offert à nous précéder avec son accordéon. Pour finir cette bonne journée, nous nous sommes rendus au « Bijou perdu », où chacun y alla de sa petite chanson. Désiré, qui avait le vin tendre, raconta que la cour de cet établissement était un beau souvenir dans sa vie : il était jeune alors, et entreprenant la Providence lui avait jeté dans les bras un plantureux gaillard qu'une journée de plaisir avait mise à point pour l'amour...

— Godferdourme ! s'écria ma mère en bondissant de sa chaise dans les bras de Désiré, j'avais ça dans l'idée : Jérôme, voilà ton père !

Et pour fêter le bonheur de se retrouver, on a renouvelé la tournée de « gueuze ».

Amédée LYNEN.

(Le manuscrit illustré de ce conte appartient à

M. Jules Flamant de Grammont.)

Le nouveau ministère Theunis :

Le Consolide 3 p. c.

Le baron Zeep et l'Invalide



— Je vous prendrais bien comme portier, mais quelle idée d'avoir été vous faire gazer?... Est-ce que j'ai été dans les tranchées, moi?

M. le notaire Bauwens :

Le clou du notariat

Voyez s'il existe un endroit dans ce journal où votre annonce pourrait ne pas être vue

EXIGEZ PARTOUT

Sandeman's Port & Sherry

Toujours le meilleur et sans rival

ONE STAR	la bouteille.	10.70
SUPERIOR ROUGE	>	15.00
PICADOR	>	20.00
PARTNERS	>	21.00
SHERRY DRY SOLERA	>	14.00

Toute bouteille est garantie par étiquette et signature.

SANDEMAN WINES

EN DEGUSTATION :

BRUXELLES : Rue de l'Évêque — Porte de Namur
ANVERS : Place de Meir — GAND : Place d'Armes
OSTENDE — BLANKENBERGHE — KNOCKE
LA PANNE — DIGUE DE MER

Bureaux de vente : Bruxelles, 6, Boul. Waterloo. Tél. : 188,57



On nous écrit

Un oublié !

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,
Il y a quelques jours, le général Baltia faisait, aux Malmédiens, charmés, l'énumération complaisante de leurs grands hommes : peintres, folkloristes, chansonniers wallons, tout y passait en bon ordre. Or, Malmédy a donné le jour à un vrai poète, un seul ! Et c'est aussi le seul qu'on ait passé sous silence. Puisque le général l'ignore, et sans doute Malmédy aussi, apprenez-leur donc que ce poète se nomme Paul Gérardy, que son principal recueil de vers, « Roseaux », a paru au « Mercure de France », et que l'on y trouve les plus gracieux dons lyriques.

Et ne laissons croire ni aux Malmédiens, ni aux Athéniens, que la capitale de notre pays s'appelle Thèbes.

Albert Mockel.

Record de noms

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,
Les Chinois ont la réputation d'avoir des noms patronymiques d'une longueur incroyable ; mais la palme du nom le plus long doit être décernée à un indigène des îles Sandwich, qui comparait devant la justice de son pays ces jours derniers. Il s'appelait : Kaikinakoïllilkealenoikaunakahikikiapuokalani.

Il faut essayer de prononcer de mémoire plusieurs fois ce nom de suite !

C'est un sport !

Votre

B. T. S.

Nous le jurons : nous ne nous y livrerons pas !

Les manuscrits et les dessins ne seront pas rendus.

Chronique du Sport

Quand donc certains journalistes, mal informés des choses de l'aviation, consentiront-ils à « éclairer leur lanterne » avant de discuter et de commenter les accidents qu'ils relatent — et Dieu sait avec quelle fantaisie ! — dans leurs gazettes ?...

En avons-nous déjà lu, de ces relations effarantes de catastrophes mystérieuses (*sic*), où le moteur fit « explosion » en l'air, à moins que ce ne soit l'avion qui ait « capoté » à mille mètres d'altitude pour tomber sur le dos !

Il y a quelques jours, un quotidien bruxellois insérait froidement — en première page, s'il vous plaît — les lignes suivantes :

« Il s'en passe de drôles, en Belgique, par le temps qui court.

» Un avion militaire du camp de Bierset évoluait, samedi après-midi, au-dessus de Profondeville.

» Un caporal tombe de l'appareil qui se trouvait à plusieurs centaines de mètres de hauteur.

» On ramasse les débris du malheureux — qui s'étaient enfoncés dans le sol — tant sa chute avait été rude ; et l'avion...

» L'avion aurait continué son vol sans que les autres passagers eussent l'air de s'inquiéter de l'incident.

» La perte d'un homme qui tombe d'un avion en manœuvre, ça n'a donc pas plus d'importance que la perte d'un mouchoir de poche ? »

Et le bon confrère, amer et vindicatif, conclut : « Un soldat, est-ce que ça compte ! »

???

Du calme... du calme !

Oui, ça compte, un soldat ! Et lorsqu'un soldat de l'air s'élève au champ d'honneur, il n'est pas un officier, pas un camarade de la grande famille des aviateurs qui ne s'émue douloureusement.

Il faut, d'ailleurs, n'avoir jamais vu de près un avion militaire ; il faut ne pas savoir la fraternité d'armes existant entre pilotes et observateurs, faisant équipes, pour ser écrire de pareilles énormités.

Tout d'abord, il est virtuellement impossible au pilote, purnant le dos à son observateur, enfoncé jusqu'au cou dans sa carlingue, attaché à son siège, le nez collé à des instruments de bord, d'apercevoir les faits et gestes de son « second ». Entre eux, ils communiquent au moyen d'un téléphone, allant d'un siège à l'autre, et ceux-ci sont, le plus souvent, séparés par les réservoirs. L'observateur, en se mettant debout dans le fuselage, peut voir la tête et les épaules du pilote. C'est tout.

Quant aux « autres passagers »... ils n'existent que dans l'imagination de celui qui en parle, les avions militaires belges étant tous des biplaces !!!

L'accident qui a endeuillé l'épreuve des escadrilles militaires — concours sévèrement réglementé, dont toute arrobabilité est rigoureusement exclue et qui ne vise qu'à des buts d'entraînement pratiques, indispensables au personnel navigant de notre aéronautique — n'est imputable à aucune négligence, à aucune imprudence du pilote.

La fatalité seule est en cause ici.

L'observateur se sera trouvé fortement incommodé par les remous, assez violents, qui troublaient l'atmosphère, ce jour-là — peut-être aussi par l'odeur écœurante de l'huile brûlée du moteur — et il se sera penché au-dessus du rebord de la carlingue pour se soulager. L'appareil aura eu un soubresaut particulièrement accentué, à ce moment... et le pauvre garçon aura passé par-dessus bord.

Le seul reproche — posthume, hélas ! — qu'on puisse lui adresser, c'est de ne pas s'être attaché à la ceinture ad hoc fixée à son siège.

Cette mise au point s'imposait après les versions abracadabrantes que l'on a données de cette accident, des plus malheureux.

Victor Boin.

Petite correspondance

Noblus. — Le nom de taxis a été donné à nos voitures publiques à traction mécanique en souvenir de la célèbre famille princière de Tour-et-Taxis, qui, vers 1600, sous le régime autrichien, avait, dans nos provinces, le monopole du transport des voyageurs.

Georges H. — Elle voudrait bien être engagée comme figurante dans votre revue, mais « elle ne peut pas de sa mère ».

Mélanide, au Conservatoire. — Les malentendus qui naissent parfois du vers chanté obligent, en effet, dans certains cas, à modifier le livret. C'est ainsi que, dans les *Huguenots*, acte 5, scène 4, Valentine disait à Raoul :

Tu maudis mon culte... Moi, j'embrasse le tien !

Il fallut, après expérience, remplacer « j'embrasse » par « j'adopte ».

Vinder. — C'est en 1796 que le médecin anglais Jenner rendit publique sa découverte du vaccin contre la variole ; c'est donc à cette date que remonte l'origine de l'assurance contre la grêle.

Avoine. — Ce lyrisme patrouillotique nous agace — nous vous le disons froidement.

W. C., Gand. — Si vous continuez, vous et d'autres, nous allons être obligés de mettre une ceinture de chasteté à *Pourquoi Pas ?*

Pol. — Le vrai nom d'Almeryda était Vigo. Almeryda n'était qu'un pseudonyme, anagramme d'une de ses expressions favorites, du temps où il était anarchiste : « Y a la m... ».

Totoche. — Evidemment, les aéronautes auront une large place dans l'histoire. Ne sont-ils pas, dès à présent, les gens d'air ?

Bruxels. — La vendetta ? C'est un ver qui ronge les Corses.

Usimont. — C'est un poème lyrique pour dame seule...

Raymond E. — Très drôles, vos premières histoires, mais *Pourquoi Pas ?* a une vieille réputation d'austérité qui lui interdit de les publier...

Mlle Riol, collectionneuse. — Mille regrets ; le concours est clos.

P. L. — Le moyen, pour une bonne mère de famille, de partager en parts égales huit pommes entre ses neuf enfants, c'est de faire, avec ces huit pommes, de la compote... Inspirez-vous de cet exemple.

Fernand. — Parmi les costumes qui seront lancés pour la saison d'été (si tant est que nous devions avoir, cette année, un été), on nous cite : le petit paletot qui sera lancé par M. Franck ; le pagne (bains de mer), par M. Renkin, en sa qualité d'ancien ministre du Congo ; le complet national, par M. Wauters ; le « cache-misère » par le petit rentier ; la redingote à sous-pieds, par M. Heuse ; le pantalon à guêtres blanches, par M. Piéard ; la cote de mailles et le gilet « croisé » par le baron du Boulevard des Croisades.

Horoscopes d'essais gratuits aux lecteurs de ce journal

Le professeur Roxroy, l'astrologue bien connu, a décidé, une fois de plus, de favoriser les habitants de ce pays en leur faisant parvenir des horoscopes d'essais gratuits.

La réputation du professeur Roxroy est si répandue qu'une introduction de notre part est à peine nécessaire. Son pouvoir de lire la vie humaine à n'importe quelle distance est simplement merveilleux.

Même les astrologues les plus réputés le reconnaissent comme leur maître et suivent ses traces.

Il vous dira ce dont vous êtes capable et comment atteindre le succès. Il vous décrira les périodes favorables et défavorables de votre vie. La justesse de ses vues concernant les événements passés, présents et futurs, vous surprendra et vous aidera.

M. d'Armir, directeur de l'Union Psychique universelle, Paris, écrit : « Je tiens à venir vous dire que l'horoscope que vous m'avez adressé m'a satisfait sous tous les rapports. Vous m'avez défini, avec une précision remarquable, les tendances de mon caractère. »

Si vous désirez profiter de cette offre spéciale et obtenir une revue de votre vie, écrivez vous-même simplement vos noms et adresse, le quantième, mois et année et place de votre naissance (le tout distinctement). Indiquez si vous êtes monsieur, dame ou demoiselle et mentionnez le nom de ce journal. Il n'est nul besoin d'argent, mais, si vous voulez, vous pouvez joindre un franc en billet-coupeure de votre pays pour frais de poste et travaux d'écritures.

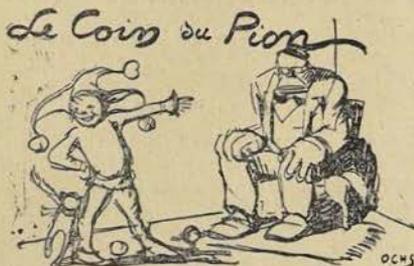
Adresses votre lettre, affranchie à 40 centimes, à : ROXROY, Dept. 2240 B, 42, Emmastraat, La Haye (Hollande).



LOCATION D'AUTOMOBILES DE GRANDE REMISE

CÉRÉMONIES ■ SOIRÉES ■ VOYAGES

ÉTAB. L. BOUVIER, 38, BOUL. BAUDOIN, BRUXELLES. Tél. 122.27



De la Province, de Mons, 50 juin :

AVIS AU PUBLIC

C'est par erreur que nous nous sommes servis dans les annonces du bandagiste Dumonceau du cliché de la firme Couturier qui, seule, fabrique le bandage à pelote relevante faisant la pression de la main.

Ineffable !

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 275,000 volumes en lecture. Abonnements : 20 francs par an ou 4 francs par mois. — Catalogue français : 6 francs.

???

Du Soir du 25 juin :

Après 9 heures, le calme a été complètement rétabli sur la place de l'Opéra et aux alentours ; à 10 h. 30, les bagarres des gardes républicaines ont été supprimées.

Sans doute les manifestants étaient-ils parvenus à rétablir le calme parmi les défenseurs de l'ordre.

???

Comœdia (19 juin) nous apprend le nouveau cri du jour. On lit, en effet, dans son « Courrier des théâtres » :

Deux-Anes. — sans xnaD xua av nO : c'est le cri du jour !

Pas facile à pousser, ce cri-là !

???

De Maurice Gauchez, dans la Renaissance d'Occident, de mai 1925 :

Cet écrivain (Ch.-Louis Philippe) nous paraît supérieur dans les livres composés, comme celui-ci, de pages volantes, que dans ses romans.

Nous voulons bien : nous ne sommes pas contrariants...

???

De la Gazette de Liège du 17 juin, faits-divers :

En quelques instants, la petite fut entourée de flammes. A ses cris, des co-locataires accoururent et s'efforcèrent d'éteindre les flammes qui la dévorait à l'aide de couvertures.

Tout ce qu'on voit, tout de même, le jour d'aujourd'hui !

???

D'une carte-postale réclame d'un industriel de Lembeek-lez-Hal :

FONDERIE DE FER M... FRERES

Pieds pour cordonniers

A tout prendre, mieux vaut, pour un cordonnier, avoir des pieds en fonte que des pieds nickelés...

???

La Gazette du 29 juin, sous le titre : « Nos paysans pleurent nichent », imprime froidement qu'un de ses correspondants, à la suite d'un voyage qu'il avait fait en Flandre tout récemment, a remarqué que :

... La récolte du lin, aux tiges longues et grosses, est terminée.

Or, la floraison du lin est à peine commencée et, par suite du mauvais temps, l'arrachage du lin n'aura lieu que dans une quinzaine de jours au plus tôt. Le rouissage dans la Lys bat son plein, mais ce sont des lins... de 1925 qui sont actuellement mis en œuvre.

???

Jean-Bernard, dans ses « Notes parisiennes » du Soir (50 juin), écrit :

Le maréchal Soult, qui a tenu une grande place dans l'Histoire, serait à peu près effacé, sans le mot célèbre qu'il prononçait à la tribune de la Chambre le lendemain du jour où les Russes avaient noyé Varsovie dans le sang, pour réprimer une révolte de Polonais : « L'ordre règne à Varsovie », déclara le maréchal Soult, alors président du Conseil de Louis-Philippe.

Jean-Bernard n'est pas seulement un maître journaliste ; c'est aussi un historien. Avant de le corriger, nous avons donc feuilleté le *Moniteur universel*.

Or, le compte rendu de la séance de la Chambre des députés du 16 septembre 1851, publié dans le numéro du 17, ne laisse aucun doute : c'est Sébastiani, ministre des Affaires étrangères, qui prononça la phrase malheureuse dont la *Caricature* allait faire la légende d'une lithographie fameuse : « L'ordre règne à Varsovie ».

Ajoutons qu'à ce moment, Soult n'était pas encore président du Conseil.

???

De la Gazette de Liège du 26 juin, parlant de la réception faite aux aveugles de guerre par les Liégeois :

Place du Théâtre, les bouquetières pétèrent abondamment des fleurs dans les automobiles.

Ceux qui comprennent le wallon souriront de ce verbe échappé (c'est le mot) à la plume d'un reporter aussi Liégeois que pressé ; quant aux autres, ils feront des yeux ronds...

???

Du Brabant Wallon, 24 juin 1925, relatant un accident de vélo :

Quant au cycliste, il gisait blessé assez grièvement, souffrant d'une luxure de la hanche.

Une luxure de la hanche... ça doit être dégoûtant, cette maladie-là...

PIANOS ET AUTOPIANOS

LUCIEN OOR

25-28, Boulevard Botanique — Bruxelles

PIANOS LUCIEN OOR — Fabrication belge

PIANOS STEINWAY & SONS DE NEW-YORK

PHONOLAS ET TRIPHONOLAS } se jouant à la main, au pied, électriquement.



DURBUY ARDENNES BELGES

HOTEL ALBERT

Téléphone : Barvaux N° 4.

1^{er} ordre
ouvert toute l'année.

LA ROCHE (LUXEMBOURG)

GRAND HOTEL DES ARDENNES

Propriétaire :
M. COURTOIS-TACHEN

LUSTIN HOTEL BRISTOL
— THÉ CONCERT —
SUR MEUSE SOIRÉES DANSANTES

CUISINE 1^{er} ORDRE

OSTENDE HOTEL RÉGINA

Coin boulevard Van Iseghem et Rampe de Flandre
Vue sur la mer — Entièrement restauré

PENSIONS — CUISINES ET CAVES RÉPUTÉES



The *Continental*
Bodega Company

Porto - Sherry - Madère

Vins d'authenticité absolue et de qualité incomparable



Corte	la bout.	9.—
Alto-Douro	"	10.—
Jubilee	"	13.50
17 Bis (Marque déposée)	"	9.50
Nectar	"	15.—
Sherry Elegante	"	10.50

The Continental Bodega Company

Bruxelles, Anvers, Liège, Gand, Ostende,
Blankenberghe, Malines, Courtrai, Namur,
Menin, Ypres, La Louvière, etc.

Seal propriétaire de la **BODEGA**
Marque et Enseigne :

Maison fondée en 1879

— Prix spéciaux pour le commerce —



Aux Variétés

C. & A. De Baerdemacker



De la Province, de Mons, 50 juin :

AVIS AU PUBLIC

C'est par erreur que nous nous sommes servis dans les annonces du bandagiste Dumonceau du cliché de la firme Couturier qui, seule, fabrique le bandage à pelote relevante faisant la pression de la main.

Ineffable !

MAISONS DE VENTE :

BRUXELLES :

83-87, Boulevard Adolphe Max. Téléph. 129.57.
66, Chaussée de Waterloo. Téléph. 456.02.
18, Chaussée de Wavre. Téléph. 165.32.
175, Rue de Laeken. Téléph. 165.30.
42, Rue du Comte de Flandre. Téléph. 164.28.
286, Rue Haute. Téléph. 165.33.
146, Boulevard Maurice Lemonnier. Téléph. 165.31.

LIÈGE :

11, Rue Ferdinand Hénaux (rue Léopold). Tél. 3079.
ANVERS :
4, Rue des Poignes. Téléph. 4139.
143, Rue Nationale.
4, Rue de l'Ofrande.
TOURNAI :
18, Rue de l'Yser. Téléph. 710.

OSTENDE :

48, Rue de la Chapelle. Téléph. 468.
21, Rue de Flandre.
MALINES :
12, Bellin-de-For. Téléph. 502.
VERVIERS :
48, Rue Ortman-Hautteur.

MANUFACTURE ET ADMINISTRATION : 31-33, rue d'Anethan, Schaerbeek